



VAL SANS RETOUR

J. MARTEL

© J.MARTEL, 2009

www.VirtuHall.com - www.Dayntsh-Amia.com

Brocéliande, Brocéliande... Elle se tenait à l'autre extrémité de la nuit, de cette nuit... Cette dernière nuit loin des miens.

De l'autre côté de ce moment paisible, durant lequel je ne risque rien car les hommes se cachent, se terrent dans leurs maisons aux fenêtres barrées, effrayés par les pillards et les ombres, seules créatures à oser sortir sous le ciel de plomb auquel manque les étoiles dont elle m'a si souvent parlé. Autrefois, me répétait-elle souvent, les étoiles permettaient de prédire l'avenir ; il n'y a plus d'avenir.

Une nuit à reposer ce corps fatigué, qui n'est pas vraiment le mien, et ils m'accueilleront comme elle l'aurait voulu, comme elle me l'a si souvent décrit à mots couverts dans mes moments de tristesse, lorsqu'elle me promettait qu'un jour nous partirions tous les deux. Mais jamais nous ne sommes partis.

Comme j'aimerais qu'elle soit là... Peut-être aurait-elle retrouvé son amour d'une nuit, ce prince des Elfes dont elle m'a si souvent parlé pour me consoler. Celui qui s'est vengé de son fidèle amour pour un homme, et de la vanité d'une Fée qui fit de l'ombre à la beauté de Titania. C'était un conte, comme je les aime, mais j'ai aussi compris qu'il s'agissait surtout de m'expliquer ma différence, sans avoir à oser me le dire directement ; un secret entre elle et moi... Là seule chose qui me reste d'elle depuis que les flammes l'ont emportée.

Mais elle est toujours dans mes pensées, comme elle me l'avait promis, pour me guider, pour me protéger des autres. Je pense à elle, et elle est là ; tant que je suivrai ses instructions il ne m'arrivera rien. Il faut toujours être prêt, ensuite on peut rêver, répétait-elle inlassablement.

J'ai faim ; ma longue marche dans le froid m'a vidé de mes forces. Mais je ne dois pas manger maintenant. Je dois d'abord nettoyer mon arme comme tous les soirs ; qu'elle soit prête si quelqu'un vient, me veut du mal, pendant que je mange. Et puis je risque de m'endormir après le repas, ou de ne plus avoir la volonté de le faire, alors je dois me forcer à le faire maintenant.

Il y a beaucoup de pièces dans le FAMAS ; c'est compliqué. Elle m'a toujours dit que je n'étais pas fait pour les choses fabriquées, les choses complexes. A cause de ma nature, celle de mon père, celle de ma vraie mère ; je l'ai rapidement admis. Mes domaines sont ceux du rêve, et des animaux qui ont survécu. Il paraît qu'avant il y en avait beaucoup plus, encore plus beaux ; plus encore que ceux qu'elle m'a montré dans les livres. Je suis sûr qu'ils se sont réfugiés à Brocéliande, peut-être pas tous, mais beaucoup, et que nous nous entendrons bien ; je me suis toujours entendu avec les créatures de la nature.

Les autres se moquent des rêves, et des animaux qu'ils ne peuvent pas manger, entièrement tournés qu'ils sont vers la survie et les armes qui la permettent. Alors, avec ses encouragements, je me suis obstiné. A force de refaire l'exercice tous les jours, je suis arrivé, seul, à maîtriser les pièces du FAMAS. Je pense qu'il m'a fallu un an pour cela, mais ne sais pas vraiment à quoi cela correspond. C'était de la saison la plus froide de l'année, à la suivante. Le pistolet est plus simple (moins de pièces), je préfère le pistolet, même si son usage demande plus d'habileté.

Lorsque je serai à Brocéliande, que mon père m'aura reconnu, je n'aurai plus besoin de ces armes. Je ne serai plus obligé de les démonter, de les nettoyer, puis de les remonter tous les soirs. Peut-être pourrai-je conserver le couteau, ce beau couteau que j'ai trouvé près des ruines de feu. J'espère que le Prince me laissera le garder. Je sais qu'Obéron n'aime guère les choses fabriquées par les hommes, mais si c'est la seule que je demande à garder, peut-être sera-t-il d'accord ? Il peut bien m'accorder cela, lui qui m'a fait passer tant d'années avec les hommes.

Je me demande si son fils a eu les mêmes problèmes que moi... Je veux dire, en vivant parmi les Elfes et les Fées. Elle ne m'en a jamais parlé. Sans doute par ce que cela lui faisait trop de peine de me parler de son vrai fils, qu'elle n'avait vu que quelques courtes journées, ou qu'elle ne voulait pas me rendre amer. Mais je pense qu'il a eu plus de chance que moi ; le peuple

d'Obéron est plus gentil. Ils peuvent parfois être cruels, mais uniquement par caprice, pas pour vous punir d'être différent.

Je ne vais pas faire de feu ce soir. C'est ma dernière nuit dans le froid ; à Brocéliande, il fera bon même l'hiver, alors je peux manger froid une dernière fois.

Demain je trouverai l'Arbre ; le Châtaignier d'Or, entouré de ses cinq frères tourmentés. J'aurai laissé toutes mes armes à l'orée des bois, je n'aurai gardé que mon couteau. J'y attendrai les Elfes. S'ils ne viennent pas, je m'allongerai, ferai semblant de dormir, et laisserai à côté de moi les belles choses trouvées dans cette grande maison en ruine, pleine de trésors, aussi vaste que le château du Roi Arthur.

Je ne sais pas comment elle s'appelait cette maison, car je n'ai jamais réussi à apprendre à lire. J'ai essayé pourtant, aussi dur que pour le FAMAS, mais c'était vraiment trop difficile. Elle m'a dit que ce n'était pas grave, qu'il n'y aurait de toute façon plus rien d'intéressant à lire, que cela ne me servirait pas. Encore une fois, j'ai compris à demi mots : les Fées ne se soucient pas de la lecture, c'est une invention des hommes, je n'en aurai pas besoin.

Puck ne manquera pas d'essayer de dérober les objets brillants, alors je l'attraperai, sans lui faire de mal, car je suis très fort. Ensuite, lorsque sa colère sera tombée, je lui raconterai mon histoire, alors il ira chercher Obéron, Titania, Fleur des Poix, Phalène, et tous les autres...

Le soleil se lève ; j'ai du m'endormir sans m'en rendre compte, tout de suite après avoir mangé. J'ouvre les yeux doucement, sans bouger, comme les chats qui sont si malins. La neige a recouvert la bâche, je suis aussi invisible que si j'avais lancé un sortilège.

J'écoute un moment ; toujours se méfier me dit-elle. Pas de bruit, je sors de sous la bâche lentement, sans mouvements brusques, en observant attentivement les environs.

Les flocons tombent doucement, comme dans ma boule enchantée, comme si des géants avaient secoué la terre durant mon sommeil. Mais je sais que ce n'est pas cela. Lorsque les géants ont secoué le monde, c'est une neige noire qui est ensuite tombée sur les ruines. Elle m'a souvent parlé du monde d'avant, mais je n'ai pas tout compris ; beaucoup de choses d'alors me semblent magiques, même si elle me disait que ce n'était que de la science. Tout cela est très compliqué pour moi, comme les armes et les moteurs ; on a beau m'expliquer, je ne comprend pas. Je retiens les choses dans mon esprit, les admet, mais je ne les comprend pas, ne peux pas utiliser ce que j'ai appris. Ce n'est pas important m'a-t-elle toujours dit, car je comprends d'autres choses ; celles que la plupart des gens ne saisissent pas, comme les animaux ou les petits signes qui annoncent les malheurs. Et surtout, il n'y aura pas de machines à Brocéliande.

Un bruit de pas sur la droite. Je me suis laissé hypnotiser par les flocons. Je ne sais pas depuis combien de temps ; c'est vraiment une chose que j'ai du mal à cerner, le temps. Elle m'a toujours dit que de me laisser distraire par la neige, la pluie, l'eau des ruisseaux qui courent, les tourbillons de feuilles mortes, me causerait des malheurs. Mais je n'y peux rien ; c'est dans ma nature ; je ne sais pas résister à cette beauté... Heureusement que je n'ai pas connu le monde d'avant ; j'en aurais oublié de manger, m'a-t-elle affirmé plus d'une fois. Mais bientôt, à Brocéliande, je serai entouré de beauté, que je pourrai admirer sans risques, au milieu des miens...

Ils sont deux, devant moi, enveloppés dans de grands manteaux chauds, le haut du visage couvert d'un bonnet, le bas entouré d'une écharpe très épaisse. Leurs mains, protégées par des mitaines en peau, tiennent de longs fusils de chasse.

Je ne peux voir que leurs yeux, mais c'est tout ce qui m'importe ; c'est toujours cela que je regarde en premier chez les gens. Je sais toujours à quoi m'en tenir avec les yeux. Je ne dis rien, je suis prêt, j'observe les yeux...

« Et, Yann ! Regarde le ! L'a un drôle d'... »

Ce regard je l'ai déjà vu des centaines de fois, dans les visages mauvais de ceux qui venaient la voir dans notre maison isolée au sommet de la colline, devant la vieille forêt dans laquelle vivaient aussi, il y a bien longtemps, je le sais, Elfes, Fées, et autres créatures auxquelles ne croient pas les hommes.

Le FAMAS ne le laisse pas finir sa phrase, crache au travers de la bêche dans le bruit étouffé du silencieux ; ils s'effondrent tous les deux, sans avoir eu le temps de crier, une expression de surprise sur le visage.

Je ramasse immédiatement mes affaires, puis me sauve. Tout était prêt, tout est toujours prêt dès le soir. Comme cela, malgré mon manque de rapidité, je peux m'éclipser en un instant ; je ne suis jamais pris au dépourvu.

Il me faut entrer dans Brocéliande avant que les autres ne viennent ; il y a toujours des autres. Les hommes ne vivent jamais seuls, mais toujours en clans ; soit pour faire face aux dangers qui rodent dans les restes d'Avant, soit pour faire du mal à ceux qui sont différents. C'est pour cette raison que les Elfes ont quitté notre forêt et ont rejoint Brocéliande, tout comme Obéron et son peuple ont traversé la mer dans une énorme barrique, pour fuir leur ancienne forêt ravagée par les flammes.

Je les ai aperçus lorsque j'étais enfant, se faufiler entre les troncs et les racines. Petites créatures qui m'arrivaient aux genoux, qui disparaissaient dès que je les repérais. Lorsque que je lui en ai parlé, elle m'a dit qu'elles n'existaient pas, qu'il s'agissait de mon imagination, du vent qui malmenait des branches auxquelles tenaient encore quelques feuilles, ou encore de quelques lambeaux de tissu, amenés par le vent de ce qui restait des villes lointaines. Ensuite, elle s'est mise à me raconter toutes ces histoires d'Elfes et de Fées. Alors j'ai compris : elle ne pouvait pas m'en parler, admettre qu'ils existaient, devant les autres, elle a donc pris le prétexte des contes. C'est entré dans ma tête, j'ai tout retenu sans effort ; cela me parlait ; c'était tellement naturel, et expliquait tant de choses.

Je me suis encore arrêté pour rêver, en observant les tourbillons de la neige, c'est dangereux, et surtout stupide, car bientôt ce ne sera plus un rêve mais ma vie, ma nouvelle vie, ma vraie vie ! J'espère que les autres n'ont pas déjà trouvé les corps.

J'ai pourtant évité Paimpont, le château de Comper, que plus un seul chevalier n'habite, et les camps ; j'ai tout contourné, ne suis passé qu'à travers la campagne et les bois, sans même m'arrêter pour voler. Je n'aime pas voler, je sais que ce n'est pas bien, mais les gens ne me donnent pas si je demande. Les idées, les mots, si clairs et limpides dans mon esprit, ne s'ordonnent pas dans ma voix ; les sons se déforment, les phrases se tordent, puis les syllabes échangent leurs places au fur et à mesure que l'énervement s'empare de moi. Alors, les autres commencent à avoir peur, et j'ai peur aussi ; ils le sentent et deviennent violents, me forcent à me défendre, à utiliser le pistolet, ou le couteau, pour ne pas être tué. Je préfère voler, c'est bien moins grave que de devoir tuer.

Des chiens, ce sont des chiens que j'entends. Ils ont retrouvé les corps, c'est donc qu'il a du s'écouler beaucoup de temps depuis mon départ. Ils vont essayer de me tuer, comme les autres. Elle me l'a toujours dit depuis le jour où j'ai compris que mes camarades se moquaient de moi : tu es différent et les gens n'aiment pas la différence. Certains se moqueront, d'autres essaieront de te faire du mal. Quelques uns remarqueront tes qualités et seront tes amis, mais ils seront rares ; il faut donc que tu te fasses une raison, que tu fasses avec. Soit gentil, discret, et prudent... Tant qu'elle était là, je me sentais protégé ; maintenant tout cela n'est que souvenirs.

Mais elle m'avait préparé ; elle savait qu'un jour je serai seul. C'est pourquoi elle m'a raconté toutes ces histoires, cette vérité que j'ai comprise à demi mots ; ce que je suis, en quoi je suis différent.

Souvent j'ai été tenté de partir pour Brocéliande, mais je devais rester avec elle, car elle en aurait eu de la peine, même si

elle comprenait ma douleur. Je lui en avais parlé une fois ; elle m'avait répondu que nous verrions plus tard, mais je savais que cela lui faisait peur. Tant qu'elle était en vie je devais rester, veiller sur elle, la protéger (sans lui dire afin qu'elle n'ait pas peur pour moi) de ceux que j'entendais ce moquer d'elle devant moi ; même si tuer n'est pas bien. Plus d'un a regretté d'avoir parlé de lever la main sur elle, avec ses amis. Les bois sont mon domaine ; plus d'un l'a compris, lorsqu'à mes pieds il ne se moquait plus de personne. Je suis sûr que je souriais alors plus largement encore que Puck.

Je n'ai pas peur des chiens car la plupart sont gentils quand ont sait les prendre, et savent ce que vous êtes au fond de vous, comme je sais si une personne est bonne avec les bêtes. Les animaux, même ceux qui sont redevenus dangereux, sont francs ; ils sont comme ils sont ; ils ne font pas semblant pour mieux vous surprendre ensuite. A la chasse, il leur arrive d'être rusés, mais c'est uniquement afin de se nourrir.

Je ne suis pas doué pour courir, mais je sais me cacher, devenir invisible pendant des heures, comme tous ceux du peuple Fée. Toutefois, les chiens finiront par me trouver ; le mieux est d'attendre. Ils seront tout d'abord intrigués, puis reconnaîtront ma nature, avant de me faire la fête. Jamais ceux que les hommes ont mis sur ma trace ne m'ont trahi.

Un murmure ; je me suis encore laissé emporté par mes rêveries. Dans mes songes, Obéron me laissait habiter le Chêne de Guillotin, car les Fées ne l'utilisent pas. Ils n'aiment pas les endroits qui ont été habités par les humains, même lorsqu'il s'agit d'un seul, et longtemps auparavant. Mon frère d'échange y demeure peut-être, j'espère qu'il me laissera y habiter aussi ; je suis habitué aux demeures des hommes, je serai heureux de m'y construire un chez-moi.

Je me demande quel âge a mon frère humain. Je pense que je vieillis moins vite que les autres enfants ; ils apprennent bien plus de choses que moi, comme si plus de temps passait dans

leurs esprits, puis se désintéressent très vite de ce qui me plaît toujours autant. Je lui en ai parlé, elle m'a expliqué, mais je n'arrive pas à mettre une image sur la quantité de temps, d'années qui passent. En comparant avec mon frère, je comprendrai peut-être.

Je suis triste pour lui. Si, depuis son enfance, comme moi, il vit dans un corps qui n'est pas le sien, un corps fin et agile d'Elfe ou de Fée, et qu'Obéron, à mon retour, lui enlève, quelle forme aura le nouveau ? Celui de plupart des humains, ou lourd et malhabile comme le mien ? Ai-je l'apparence qu'il aurait eu en grandissant, ou est-ce une autre facette de la vengeance du Prince ?

Je devrais lui tenir rancune de s'être servi de moi pour accomplir cette vengeance, de m'avoir enfermé dans cette enveloppe lourde à l'esprit lent, mais je suis tellement heureux à l'idée de rejoindre Brocéliande que je n'arrive pas à lui en vouloir. J'espère que mon frère de malheur sera autorisé à rester, car il ne survivrait pas dehors ; cela serait injuste de le jeter en pâture aux hommes.

Ce sont les superbes couleurs rouges du Val Sans Retour qui m'ont hypnotisé, comme toutes les belles choses de la nature. Les superbes taches écarlates au travers du manteau de neige, mélangées au vert et or de feuillages persistants. Sang, Blanc, Vert et Or, des couleurs de chevaliers, de ceux que Lancelot a délivrés de Morgane. Un instant je me demande s'ils ne sont pas encore prisonniers, si ce ne sont pas leurs écus colorés que je contemple. Mais non, je sais que la pierre rouge est du schiste, qu'il contient beaucoup de minerai de fer, que de nombreuses épées de chevaliers ont été forgées ici. Surtout, je sais que les boussoles dont se servent les hommes ne fonctionnent pas dans le Val.

Je suis presque arrivé, personne n'osera me suivre dans la vallée. Les hommes qui y pénètrent n'en reviennent jamais ; ils y errent jusqu'à mourir de faim, y sont les jouets des Elfes et des Fées qui se vengent de ce qu'ils ont fait subir au monde. Je ne

devrais pas tarder à trouver l'Arbre d'Or, à enfin pouvoir me reposer parmi les miens.

Plus de murmure, mais il n'y a aucun autre bruit, pas d'oiseaux ; je sais que cela veut dire que des hommes sont à l'affût non loin, qu'ils se rapprochent doucement. Ils ont dû comprendre quand les chiens sont retournés vers eux sans avoir continué à poursuivre ma trace. Ils ne veulent pas me tuer, mais profiter de mon instant de rêverie pour me capturer, sans doute afin de m'exhiber dans leur village, de se moquer de moi.

Je reste immobile, les yeux grand ouverts, comme si je continuais à rêver, mais je les vois maintenant. Cinq sortent en face de moi des fourrés qui forment la frontière du Val Sans Retour, mon pays, à moins de vingt pas. J'en entends d'autres sur les côtés et dans mon dos, mais ne dois pas tourner la tête pour vérifier. Peut importe, je me concentre sur ceux de devant. Ils sont semblables aux deux de ce matin ; manteaux épais, bonnets, écharpes et longs fusils.

« Bouge pas ! crie celui qui est face à moi. Pose ton arme ! »

Je ne bouge que la main droite qui tient le FAMAS ; il tombe sans un bruit dans la neige.

Ceux de devant continuent de se rapprocher, les autres semblent rester au loin.

« Baisse ton écharpe, qu'on voit ta sale tronche d'enfoiré ! »

Doucement je lève la main droite, puis fais ce qu'il me demande. La gauche, sous mon poncho est sur la crosse du pistolet.

« Putain ! C'est un déb... »

Il n'a pas le temps de finir sa phrase, la détonation du pistolet résonne, et sa tête explose, couleur sang. Comme je bondis vers la Frontière, j'entends les claquements des fusils et perçois les chocs dans mon dos. La veste militaire encaisse les balles. Mon pistolet jette au sol un autre des hommes, lui arrache un bras. Plus que quinze pas...

« Les jambes putain ! Visez les jambes, hurle quelqu'un dans mon dos. »

Les balles sifflent autour de moi comme de gros frelons, dans un bruit d'enfer. Plus que dix pas...

Encore des impacts dans le dos, dont un très violent qui me jette à quatre pattes dans la neige.

« Je l'ai, crie l'homme qui se précipite sur moi en levant son fusil tel une massue. »

Je me laisse tomber sur le côté, tire deux fois ; sa poitrine devient rouge, comme il bondit dans les airs. Je me relève aussitôt, mais c'est le haut de ma cuisse qui rougit à son tour, alors qu'une énorme douleur la déchire, me rejette au sol ; je n'entends plus les détonations que comme des bruits lointains.

« Obéron, Puck, Toile d'Araignée ! C'est Ghislain !! »

Je crie mon arrivée pour ne pas hurler de douleur quand je me lève à nouveau. J'ai perdu le pistolet, alors je prends mon couteau. Je tente de courir en boitant ; chaque pas me fait hurler. D'autres impacts dans la veste ; un homme devant moi tombe, touché par les tirs de ses camarades. Un bruit de frelon contre mon oreille, une douleur comme si on m'ouvrait le crâne. Plus que cinq pas...

« Putain ! Arrêtez de tirer ! »

Le silence maintenant. Je crois apercevoir des formes dans les fourrés ; ils m'ont entendu, ils viennent. Mes yeux se ferment, je les force à se rouvrir. Ils ne viendront pas à mon aide de ce côté ; je ne peux pas leur en vouloir, je dois franchir la frontière.

Ils sont deux devant, avec leurs fusils comme des bâtons, dont je devine les sourires moqueurs sous les écharpes. Ils ne soupçonnent pas comme je suis fort, comme mon sang de Fée me rend résistant. Je remercie à cet instant le Prince de m'avoir donné ce corps puissant. Le sang coule le long de mon visage, explose sur la neige, la traverse doucement... Non... Je ne dois pas me laisser distraire. Plus que trois pas...

Je hurle, autant de rage que de douleur, me jette en avant, les bras largement écartés, au moment où ils lèvent leurs armes ;

le couteau s'enfonce entre les côtes de celui de droite. J'imagine leur surprise quand je les percute comme à la soule, les soulève du sol pour les emporter avec moi au travers des fourrés.

Encore choc dans le dos, mais cette fois la balle traverse le gilet. Je lâche le mort, continue en hurlant jusqu'au premier arbre, contre lequel j'écrase la tête de l'autre, puis je fais le tour du tronc en boitant, et enfin m'adosse à lui, bien à l'abri. Les frelons d'acier continuent de siffler, certains heurtent l'écorce avec un bruit sec.

J'entends la voix étouffée du chef qui donne l'ordre de cesser le feu, de partir. Ils n'osent pas venir chez nous. Il dit que les loups ou les radiés, puis les charognards, finiront le travail. Stupides humains, qui ne savent pas qui je suis, que mon peuple doit effrayer souvent afin de les tenir à l'écart.

L'air est différent ici, comme coupé du reste du monde ; les bruits des hommes de l'autre côté de la Frontière sont étouffés. Même la lumière est plus douce, me fait moins mal aux yeux. J'observe les flocons qui tombent doucement, dansent dans l'air léger. J'arrive presque à en suivre certains des yeux jusqu'à ce qu'ils rejoignent leurs frères à mes pieds. Je suis bien...

Je vais me reposer un instant, je sens que j'en ai besoin, puis je soignerai mes blessures. Je devrais le faire tout de suite, mais n'en ai plus la force. Ensuite, je partirai à la recherche des miens.

Je vais tout de même poser à côté de moi les bijoux pour tenter Puck, même si je ne pense pas être près de l'Arbre d'Or. Je ne reconnais rien de ce que j'ai vu sur les illustrations des livres, mais ce n'est pas grave, je trouverai demain, quand je serai un peu reposé.

Je ferme les yeux ; la douleur commence déjà à s'estomper tandis que mon corps devient plus léger. Je comprends maintenant ; il me suffisait de franchir la frontière pour que le charme cesse. Je n'ose ouvrir les yeux de peur de rompre la magie qui opère. Je me laisse emporter par le sommeil, bercé par l'agréable sensation de ce corps qui s'allège, bien conscient des présences qui

s'approchent doucement, silencieusement. Ils sont là et, sûrement étonnés, observent cet étranger qui redevient lentement l'un des leurs.

Je m'endors heureux comme je ne l'ai jamais été, avec les miens, débarrassé de ce corps malhabile, à Brocéliande ; l'endroit où j'ai enfin trouvé la paix...

FIN